

demis sauvages : quand, par exemple, ils commencent à se battre, sans le fouet ils se tueraient les uns les autres ; cela arrive de temps en temps.

Sur le soir, je traverse un grand lac d'environ dix kilomètres de long sur deux de large. C'est la troisième fois que je le traverse depuis le début de l'hiver. Il est fort profond et son eau est si pure que je puis voir les bas-fonds à travers la glace épaisse d'au moins un mètre. Heureusement, une telle épaisseur vous rassure. Ce lac s'appelle *Salmon lake* (lac du Saumon). C'est qu'en effet, bien qu'à près de 200 kilomètres de la mer de Behring, ce lac, à l'automne, en août, regorge de saumons, à tel point qu'on peut les remuer à la pelle sur les bords. Ils remontent une rivière qui sort de ce lac et se déverse dans la mer, et viennent mourir au lieu de leur naissance. Les saumons, en effet, pondent leurs œufs en eau douce et tranquille, et les jeunes, du moins ceux qui ont échappé à la dent de l'homme, reviennent finir leur existence à l'endroit où, pour la première fois, ils essayèrent leurs nageoires.

Le soir, en arrivant à la cabane de repos, le thermomètre marque près de 55° (cinquante-cinq degrés) au-dessous de zéro, assez pour vous faire apprécier un abri, fût-il aussi pauvre que celui que je trouve : une habitation bâtie en terre, avec branches pour charpente ; il y fait chaud, c'est le principal.

Elle est habitée par un mineur (un chercheur d'or), sa femme et leur petit garçon. Ils sont venus d'Autriche avec l'espoir d'amasser un petit pécule. Ce sont d'excellents catholiques ; leur grande privation — et Dieu sait s'ils en ont éprouvé dans ces hautes montagnes ! — est d'être si

loin du
et j'étais
leur pri
quelques
pauvre
impressi
ce qui m

Le len
du matin
une bon
nombreu
gnes bla
Il fais
une heur
cabane, s
mes tout

Soudai
lit de la
tit l'allur
à gauche,
sur la gla

J'escon
français
comme je
avance d
coup je m